

ALIX DURIEU

À L'OMBRE DU GNOMON



Alix Durieu

À l'ombre du gnomon

© Alix Durieu, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3227-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère

« Il faudrait dès maintenant renoncer à cette conception que la Terre n'est
personne. »

Marko Pogacnik, 2011

L'Espérance voit ce qui sera.
Dans le temps et dans l'éternité.
Pour ainsi dire le futur de l'éternité même.
L'Espérance voit ce qui n'est pas encore et qui sera.
Elle aime ce qui n'est pas encore et qui sera
Dans le futur du temps et de l'éternité.

Charles Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, 1912

Prologue

La Terre les reconnaissait. Parmi tous les humains, elle les connaissait. Elle percevait les vibrations lumineuses de chaque être vivant sur son grand corps cosmique, où les hommes brillaient de façon singulière. Au cours des temps, elle les voyait venir, se dissoudre et se régénérer. La plupart étaient de faibles étincelles, d'autres se distinguaient par une phosphorescence plus ou moins accentuée, d'autres encore émanait une flamme maléfique. Ceux-là, ceux qui prenaient soin de leur rapport à elle et évoluaient dans la connaissance, scintillaient comme des étoiles de diverses couleurs. Les étoiles aussi s'éteignent et s'allument. Elle aimait se sentir porter ces étoiles. Ils s'occupaient d'elle, ceux qui cherchaient la matière et trouvaient l'esprit, ceux qui fouillaient et découvraient le passage des siècles dans l'accumulation des sédiments, ceux qui comprenaient à travers les oiseaux les symbioses du vivant. La Terre les reconnaissait, chacune de ces brillances uniques nées de ses enfantements millénaires.

Et eux aussi ils la connaissaient. Ils savaient sa course hallucinée dans l'attraction de son étoile autour de la Voie Lactée. Ils reconnaissaient le cosmos comme un être organique, lisant les spirales de la vie dans le mouvement du système solaire emporté par la galaxie, dans les noyaux des molécules et dans les rythmes vitaux, dans la poussée des végétaux, dans la croissance des cristaux. Ils voyaient à l'œuvre les forces éthériques qui donnaient forme à la matière de l'univers et les sentaient puissantes dans leur lien à la Terre qui les portait. Ils se savaient le tissu ondoyant de la Terre. Les enfants de la Terre. Ils s'unissaient dans leur quête de vérité, ils mettaient en commun leur espérance.

Première Nécropole
Sierra de la Demanda, septembre 2017
Espagne

1

« Le ciel est omniprésent et limpide. Sur sa lumière cristalline, implacable, le contour d'une haute montagne se profile.

— C'est la ligne de France, dit le berger.

Devant notre air étonné, il insiste :

— Oui, mon père m'a toujours dit que la France est de l'autre côté, mais je ne suis jamais allé plus loin que cette cuesta où paissent les brebis...

Le berger a un visage osseux, des yeux si enfoncés par la pratique du soleil qu'il est difficile de capter les flashes bleu vif de son ascendance celte ou wisigothe. Celte sans doute : il n'a pas la carrure élevée des guerriers venus de Germanie bien après que les Celtes atteignirent l'océan. Le berger a passé les journées de sa vie à arpenter sa montagne derrière son troupeau, remontant vers l'orient lorsque l'aube y point, revenant vers le couchant pour arriver au crépuscule à l'extrémité de la cuesta aride, au village niché au bord de la rivière. Ocre et pierre, pont de verdure, loriots chanteurs, loutres pêcheuses. Et là bas, au loin, vers où nous voulions nous diriger, la ligne de France ? Le berger opine.

— Il y a des loups là-bas. Ce n'est pas comme les vautours, qui se lâchent du haut des falaises, et planent sans danger au-dessus de nous. Là-bas, il y en a qui ne reviennent pas, qu'on ne retrouve pas. Certains ont dit que la montagne prélève son tribut.

— *David, dans quel pays sommes-nous ? ! !*

— *Latitude 42°3'36,4" nord, longitude 2°59'49,3" ouest. Nous emprunterons la CL 117, voie rapide qui court-circuite les chemins d'autrefois délaissés par la MESTA¹*, entre Soria et Burgos. Pour désenclaver, il faut aller vite, ne plus voir les chardons Marie bleuir dans les fossés, oublier le temps lent des déplacements millénaires... plus personne ne consulte les cadrans solaires....*

— *On parle de désenclaver les villages montagnards ? ! En fait, quand on le*

« désenclave », un village doit renoncer à son âme et même, à son existence : qui, à vive allure, pense à s'y arrêter ? S'arrête à y méditer ? S'arrête à en visiter la place qui vieillit dans son architecture, bien postérieure cependant à la référence historique du nom du village, Salles des Infants, elle-même infiniment plus récente que l'arbre fossile posé à côté de la fontaine... La place aux arcades, avec ses façades presque rouges où, justement, un cadran solaire apprend à celui qui vient boire que le temps est une mesure d'ombre.

Bien plus tard, nous avons laissé la voiture sur le bord de la route, nous avons traversé la vaste pelouse naturelle entretenue par un troupeau de vaches à demi sauvages et nous sommes enfoncés dans la forêt de pins sylvestres centenaires. En quête de quelque chose qui tenait d'une civilisation perdue. Des grillons, habitués aux fraîches températures des soirs d'été à cette altitude, stridulaient pour rendre la soirée paisible. Nous avons mis plus de temps que prévu à nous préparer pour cette expédition : sacs de couchage, de quoi faire plusieurs repas champêtres, lampes frontales, un filet à papillons pour le naturaliste de notre trio, une pelle, une corde, un pied de biche... Nous avons fait halte dans une boulangerie dont le four, pierre et feu de bois, cuisait des pains plats et huilés à l'odeur renversante. Nous avons poussé la porte, fait sonner la clochette, et nous étions entrés dans l'épicerie obscure où une femme naine nous avait emballé dans du papier grossier, bleu pâle, des boîtes de conserves et des tomates cueillies dans les potagers du bord de l'eau. L'eau, d'ailleurs ! D'après Jaime, nous allions croiser de nombreuses sources, il ne fallait pas s'encombrer de gourdes pesantes... Mais quand même... Des sources, sûr qu'il y en aurait, y a-t-il des montagnes sans résurgences ? Mais en cette fin d'été, l'aridité avait sans doute renvoyé au plus profond des éboulis le moindre filet d'eau. Finalement, nous avons placé dans le coffre de la voiture deux packs de six grandes bouteilles, six litres pour chacun... Nous partions pour deux ou trois jours...

— *David, pourquoi ai-je l'impression de partir pour un long voyage ? L'impression que nous allons changer de dimension, nous engager dans une quête hors territoire ? L'air est vif, la nuit sereine, la Voie Lactée nous indique l'orientation.*

— *La Voie Lactée donne la direction de Saint Jacques champ d'étoiles, 42°52'49" nord, 8°32'47" ouest. Nous restons sur terre ! Donne-moi la main, et*

marchons.

La lumière déclinait lorsque nous sommes arrivés au point de départ. Une vapeur bleue montait du ruisseau qui longeait la prairie, et quelques frelons encore actifs allaient y boire. Bientôt, seul le petit peuple de la nuit vibrerait dans l'herbe. Quelques silhouettes sombres se dirigeaient vers le couvert des bois : les vaches ne passeraient pas la nuit sur la pâture ouverte, allant se protéger sous les arbres de l'humidité qui tomberait du ciel. À nous d'en faire autant ! Nous avons ouvert le coffre pour en sortir nos paquetages, trois gros sacs à dos récupérés dans un surplus militaire. Nous avons opté pour enfiler les bottes en caoutchouc, plus protectrices que les chaussures de randonnée pour traverser la vaste étendue rase : nous risquions de rencontrer une zone marécageuse ou de mettre le pied sur un serpent. Quelle heure était-il ? Nos trois silhouettes bossues se sont éloignées de la route, l'obscurité les a avalées.

— *L'heure est ombre, ombre de la lumière sur le gnomon^{2*}.*

— *Le gnomon, par la force de la lumière, transforme l'ombre en temps.*

— *La nuit, le temps ne se mesure pas. Il n'est pas d'heure nocturne. L'heure est diurne. Le soleil disparu, le temps prend ses aises, se met à flotter, s'étire ou se contracte sans qu'on le sache. Sans qu'on puisse s'y repérer.*

— *Qui parle ? De quoi nous prévient-on ?*

Dans la nuit, la forêt était pleine de murmures. Elle était devant nous, il ne nous restait qu'à franchir une ancienne clôture enchevêtrée de broussailles et à demi penchée sur le pré. Elle ne retenait plus les vaches depuis longtemps, si telle avait été sa mission. On voyait que le sous-bois de l'autre côté n'était pas buissonneux : nous n'aurions pas besoin d'aller trop loin ce soir pour trouver un sol plan, propice à installer notre campement sommaire. Pas facile malgré tout d'éviter de s'accrocher dans les vieux barbelés, et les deux garçons me firent sauter par dessus en me donnant la main de chaque côté. Et voilà ! Nous étions dans la forêt du Graal !

— Inutile d'aller trop loin, dit Jaime. Nous découvrirons la forêt avec le jour !